

L'arrivée de Joachim Bouvet et de Jean-François Gerbillon, jésuites et mathématiciens officiels de Louis XIV, à la cour de l'empereur Kangxi en 1688: de l'incompréhension à l'adaptation

Frédéric DESBIENS

Maîtrise en histoire
Université Laval, CÉLAT

Résumé

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Louis XIV engageait son royaume dans la recherche d'avenues commerciales et politiques en l'Orient, alors dans la sphère d'influence du Portugal. L'objectif: instiguer et établir des relations économiques et politiques avec le puissant Empire chinois. Une équipe de cinq jésuites Mathématiciens français était envoyée aux confins de la Chine en guise de premiers contacts. À leur arrivée, les missionnaires durent faire face à plusieurs défis, notamment l'apprentissage de la langue, l'adaptation à ce pays étranger ainsi que l'installation permanente en opposition à l'administration impériale. Les jésuites désiraient s'acclimater à la Chine afin de gagner la confiance des Chinois et de leur empereur.

Louis XIV et la quête d'hégémonie asiatique

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Louis XIV désirait orienter son royaume vers l'expansion coloniale en l'Asie. Le Siam avait envoyé une ambassade auprès de Sa Majesté française et il s'agissait d'un prétexte parfait pour le souverain afin d'organiser une expédition vers l'Orient, dont la Chine serait la cible. Louis XIV et son ministre Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), puis son successeur François Michel Le Tellier de Louvois (1641-1691), avaient formé le projet d'une mission scientifique et religieuse au cœur de l'Empire chinois qu'il espérait pouvoir permettre la création de relations commerciales et politiques avec la Chine. Une fois la sélection d'une équipe de six jésuites Mathématiciens, brevetée par l'Académie royale des sciences de Paris, le Roi-Soleil leur remit des lettres patentes, afin de favoriser leur voyage vers la Chine. Cependant, les missionnaires devaient se rapporter à Lisbonne pour tout ce qui concernait les missions d'Asie. Pourtant, le monarque français désirait qu'ils œuvrent sous ses ordres directs, en contournant l'autorité du Portugal. Ainsi, il les joint à une ambassade diplomatique en direction du Siam en 1685, afin qu'ils voyagent secrètement vers l'Asie. Le but officiel de l'ambassade était de former des alliances politiques, économiques et commerciales avec le royaume de Siam, afin de permettre l'établissement d'un comptoir

français en Asie, qui servirait de relais à la ville de Pondichéry, possession française du sud-est de l'Inde. Cependant, l'objectif officieux de cette mission était l'établissement de relations entre la Chine et la France.

Premiers pas et incompréhension

L'équipe de missionnaires jésuites dirigés par Jean de Fontaney, sous les ordres de Louis XIV, devait se rendre en Chine en évitant toute tutelle portugaise. Ce monopole datait de loin. En effet, dans les années 1450, le pape Nicolas V confiait au Portugal la responsabilité d'évangéliser l'Orient. À la fin du XV^e siècle, en 1494, le traité de Tordesillas était signé entre l'Espagne, le Portugal et le Vatican. Cette entente dictait le partage du Nouveau Monde en deux sphères d'influence afin d'éviter tout conflit. Issue de cet accord, la prérogative portugaise en Asie possédait désormais un nom : le *Padroado*. En effet, le traité stipulait que l'Asie et l'Afrique faisaient partie de la zone d'influence portugaise, alors que l'Espagne héritait des Amériques. Fort de ce privilège, le Portugal se lançait plus intensément dans la colonisation orientale au cours du XVI^e siècle¹. Les Mathématiciens de Louis XIV s'opposaient ainsi à près de deux siècles d'influence portugaise. Après un départ de la France vers le Siam à bord de l'ambassade du chevalier de Chaumont, les jésuites étaient contraints de demeurer dans le royaume en attendant une occasion de voyager vers la Chine. Suite à cette escale prolongée au Siam, notamment en raison de l'intérêt grandissant du roi pour les capacités scientifiques des missionnaires, ces derniers trouvaient une avenue vers la Chine, sans éveiller les soupçons du Portugal. En 1688, cinq des six jésuites Mathématiciens de Louis XIV arrivaient en Chine, soit Jean de Fontaney, Jean-François Gerbillon, Joachim Bouvet, Louis Lecomte et Claude de Visdelou. Le sixième, Guy Tachard, demeurait au service du roi du Siam, avant d'aller œuvrer aux missions en Inde.

¹ Louis Wei TSING-SING, « Louis XIV et K'ang-hi : L'épopée des missionnaires français du Grand Siècle en Chine », Schoneck/Beckenried, *Nouvelle Revue de science missionnaire*, 1963, p. 182, Claudia von COLLANI, *Journal des voyages de Joachim Bouvet...*, Tapei, Tapei Ricci Institute, 2005, p. 3. Afin d'en apprendre davantage sur la présence portugaise et sa mission chrétienne en Orient, voir Liam Matthew BROCKEY, dont l'ouvrage *Journey to the East : the Jesuit mission to China, 1579-1724*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2007, s'oriente sur l'analyse de la mission portugaise en Chine.

L'arrivée des mathématiciens français en Chine fut mouvementée, notamment dans leurs rapports avec l'administration impériale locale, empreinte de méfiance envers les étrangers depuis des siècles². Cependant, grâce à l'intervention de Ferdinand Verbiest (jésuite belge et mandarin officiel du Bureau de l'Astronomie et des Mathématiques (1623-1688)) auprès du souverain, arguant notamment sur l'importance des connaissances scientifiques de ses confrères, les cinq Mathématiciens de Louis XIV se voyaient conférer le droit de résidence provisoire à Pékin³. L'empereur les convoquait ensuite à la cour afin de juger de leurs compétences. Se présentant au palais de Kangxi, les jésuites subissaient une soigneuse entrevue de la part de l'empereur. Ce dernier désirait tous les retenir à son service, en regard certainement de leurs connaissances scientifiques. Tout semblait se dérouler tel que les missionnaires l'avaient prévu. Cependant, comme nous le savons, seuls Gerbillon et Bouvet des cinq Mathématiciens furent en mesure d'y demeurer. Or, deux versions officielles existent pour expliquer le renvoi dans les provinces des trois autres, Jean de Fontaney, Claude de Visdelou et Louis Lecomte⁴. La première stipule que l'empereur aurait personnellement décidé de garder Joachim Bouvet et Jean-François Gerbillon à son service en regard de leurs compétences en mathématiques et en astronomie, matières qui le préoccupaient davantage. De plus, il n'aurait pas voulu créer de tollé au sein de sa cour par l'acceptation de cinq étrangers inconnus dans son entourage. Considérant le climat d'instabilité qui régnait encore depuis l'installation des Qing en 1644, Kangxi aurait décidé d'appliquer une politique de conciliation avec les élites de l'Empire. De fait, il permettait aux trois autres de voyager librement dans les provinces afin d'y accomplir leur mandat apostolique⁵. Selon l'autre théorie, les jésuites portugais en majorité au service de Kangxi à l'époque auraient tenté d'empêcher le maintien des Français à la cour. En effet, ces derniers œuvraient à titre

² FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes et curieuses...*, T.9., p. 411, John E. WILLS Jr. (Ed), *China and Maritime Europe, 1500-1800 : Trade, Settlement, Diplomacy, and Missions*, New York, Cambridge University Press, 2011, p. 150-151.

³ Afin de connaître la relation entre Ferdinand Verbiest et l'empereur Kangxi, voir John E. WILLS Jr. (Ed), *China and Maritime Europe, 1500-1800 : Trade, Settlement, Diplomacy, and Missions*, New York, Cambridge University Press, 2011, p. 144, Benjamin A. ELMAN, *On their own terms : science in China, 1550-1900*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, p. 144.

⁴ Afin d'en apprendre davantage sur les allers et venus des jésuites en Chine, voir le colossal ouvrage de Ninette BOOTHROYD et DÉTRIE Muriel, *Le voyage en Chine : Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 151 et 176.

⁵ BAI Zhimin, *Les voyageurs français en Chine aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 360.

d'intermédiaires linguistiques entre les nouveaux arrivants et l'empereur. Les mathématiciens de Louis XIV devaient ainsi s'en remettre aux traductions du père Tomé Pereira, qui semble-t-il, ne lésinait pas sur les moyens afin de discréditer leurs compétences aux yeux du souverain. Pereira percevait le danger d'une installation scientifique et forcément religieuse de la France en Chine. En effet, un tel établissement indépendant du pouvoir décisionnel de Lisbonne mettait en péril le monopole portugais en Chine. L'objectif d'une telle manœuvre était d'empêcher une installation permanente des jésuites français à la cour, mais également à la grandeur de la Chine, sous la forme d'une mission indépendante. Le maintien du monopole portugais au sein de l'administration impériale et dans l'Empire était préconisé. Or, Louis XIV tentait par tous les moyens de réduire la domination du Portugal en Orient afin de s'en approprier les bénéfices. De fait, l'envoi d'une mission scientifique semblait être la solution parfaite pour remédier à la situation. Lisbonne ne pouvait, par ce simple artifice, s'octroyer les droits de la mission, car elle ne comportait pas de volet officiel d'évangélisation. C'est pour cette raison que le souverain français avait procédé au recrutement de scientifiques jésuites, membres de l'Académie royale des sciences de Paris, afin d'effectuer une véritable étude de terrain en Chine, à la solde de la couronne de France. Le Roi-Soleil avait vu juste : en contournant le *Padroado* portugais, il était en mesure d'envoyer ses mathématiciens, indépendants de l'autorité de Lisbonne, aux confins de la Chine⁶. Cependant, il ne fallait pas s'attendre à une complicité volontaire des Portugais. Malgré leur vœu de loyauté à l'ordre jésuite, les orgueils nationaux étaient bien vivaces. Les jésuites portugais s'apprêtaient à lutter contre la création et l'installation d'une autorité religieuse française et par définition, concurrente. Une rivalité naturelle entre les jésuites d'origines distinctes s'installait et contribuait à la *querelle des rites*, qui entraîna la chute de la mission française de Pékin, puis de l'ordre ignacien dans le dernier tiers du XVIII^e siècle⁷. Somme toute, Joachim Bouvet et Jean-François Gerbillon sont demeurés à la cour alors que leurs trois confrères profitaient de la liberté d'arpenter la Chine au service du Christ et de l'Académie royale des sciences de Paris.

⁶ TSING-SING, *loc. cit.*, p. 182.

⁷ Catherine JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* 2008/2, n° 55-2, p. 56. Afin de posséder une vision complète de cette controverse, qui prit des dimensions démesurées, voir René ÉTIEMBLE, *Les jésuites en Chine (1552-1773) : la querelle des rites*, Paris, Julliard, 1966.

L'acceptation

Le premier défi des deux missionnaires était de se faire accepter au sein de la cour par l'élite lettrée des Qing. Or, ils souffraient d'un handicap majeur : à cette époque, bien que sensibilisés à l'importance de la langue, ils ne parlaient ni chinois, ni mandchou. Il s'agissait d'un problème de taille, auquel l'empereur désirait remédier. Bouvet et Gerbillon se voyaient ainsi attirer à des linguistes, des écrivains et des mandarins bilingues, leur permettant de se perfectionner dans les langues mandchoue et chinoise⁸. Quand ils furent capables d'exprimer clairement leurs pensées à l'empereur, ils prenaient la décision de fixer les échanges avec le souverain en mandchou. En effet, ils considéraient cette langue plus simple et mieux adaptée pour l'éducation de Kangxi aux sciences européennes. De surcroît, il s'agissait de la langue maternelle de l'empereur, dont la préférence allait également à l'utilisation du mandchou⁹. Louis Lecomte expliquait d'ailleurs que le chinois représentait une langue par laquelle il serait difficile d'exprimer des principes complexes et intelligibles qui n'avaient pas été préalablement adaptés. Il s'agit également d'une tactique orchestrée par les jésuites français pour s'attirer les bontés impériales. En effet, par le choix de la langue maternelle de l'empereur, Bouvet et Gerbillon étaient conscients que la communication avec le souverain serait plus aisée. Dans cet ordre d'idées, Joachim Bouvet traite du choix de la langue utilisée pour les cours de l'empereur, mentionnant au passage la présence de deux autres jésuites, les pères Antoine Thomas et Tomé Pereira, également en tant que professeurs impériaux¹⁰. Lui qui était directement impliqué dans les enseignements proférés à Kangxi, explique le choix du mandchou :

Il nous fit l'honneur à quatre jésuites, qui étions alors à Pékin, de nous employer à les lui expliquer [les sciences européennes] les uns en langue chinoise, et les autres en langue tartare; mais comme la langue tartare est beaucoup plus aisée et plus nette que la

⁸ Joachim BOUVET, *Portrait historique de l'empereur de la Chine présenté au Roi*, Paris, Estienne Michallet, 1697, p. 63-64.

⁹ Gerbillon mentionnait les enseignements que les pères fournissaient en mandchou à Kangxi : « [...] [nous devons nous] rendre au Palais le lendemain, afin de lui expliquer l'usage des instruments de mathématiques, que nos pères lui ont donné en divers temps [...] On nous ajouta que l'intention de Sa Majesté était que je parlasse en Tartare [...] », Jean-Baptiste DU HALDE, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise...*, chez P.G. Lemercier, 1735, T.4, p. 218, présent également en page 233, 244, 245, 246, 248. ELMAN, *On their own terms...*, p. 151.

¹⁰ COLLANI, *op. cit.*, p. 11-12.

chinoise; l'empereur ayant su que le père Gerbillon et moi, après sept ou huit mois d'étude, y avions déjà fait assez de progrès, pour nous faire entendre raisonnablement, il voulut bien se servir de nous deux pour lui expliquer nos sciences en cette langue¹¹.

De 1688 à 1690, le séjour de Bouvet et Gerbillon à la cour de Pékin fut ardu. En effet, dans les premiers temps, ils arrivaient difficilement à se faire comprendre, jusqu'à ce qu'ils reçoivent des enseignements linguistiques. De plus, la confiance de l'empereur ne leur était pas acquise : ils se devaient de la gagner. Cependant, les jésuites étaient bien conscients et préparés par leur formation. Il s'agissait en fait du cœur de la théorie d'adaptation chinoise de Matteo Ricci (1552-1610, jésuite italien et un des premiers grands observateurs de la langue et de la culture chinoise) et c'est par elle, que les deux Mathématiciens se firent accepter à la cour et par l'empereur¹². Dès 1688, à la demande du souverain mandchou, Gerbillon l'accompagnait dans ses voyages annuels en Tartarie, ce qu'il fera jusqu'en 1698¹³. Il est clair que ces expéditions d'envergure, qui comptaient plusieurs centaines de membres, contribuèrent à la création d'une relation de confiance entre Gerbillon et Kangxi. D'ailleurs, le jésuite en rend compte dans ses mémoires, alors que l'empereur le garde près de sa personne, par diverses marques d'appréciation, dont des repas partagés en sa compagnie, des permissions spéciales et des dons divers. De plus, en 1689, Gerbillon servit l'empereur en tant qu'ambassadeur auprès de grands seigneurs de la cour, tel Sosan laoyé, dans les négociations d'un traité de paix entre la Chine et la Russie. Grâce à ses efforts, le traité fut ratifié et lui procurait une gloire retentissante auprès de la cour et de Sa Majesté¹⁴. Bouvet, pendant ce temps, se pliait à la volonté de l'empereur en répondant à chacune de ses exigences, notamment par l'enseignement privé ainsi que la rédaction de traités scientifiques, toujours dans l'objectif de s'approcher du souverain. Une fois le lien de confiance créé entre Kangxi et

¹¹ BOUVET, *op. cit.*, p. 62-63. Voir également Louis LECOMTE, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, Paris, Phébus, 1990, p. 422.

¹² Cette méthode d'adaptation avait été créée par le jésuite Ricci afin de faciliter l'arrivée des missionnaires européens en Chine et la création de contacts avec la population. Il s'agissait d'adopter le mode de vie chinois, le code vestimentaire, l'apparence, la langue, les coutumes, etc. Cette technique visait à favoriser la mise sur pied d'échanges diverses avec les Chinois, dans un objectif de christianisation.

¹³ DU HALDE, *op. cit.*, T.4, alors que l'auteur présente les comptes rendus de voyage de Gerbillon, p. 87-422. En ce qui concerne la Tartarie chinoise, elle inclut les territoires situés au nord de la Grande Muraille, dont la Mandchourie et la Mongolie. Il s'agit entre autres, d'un territoire relativement sauvage sous le règne de Kangxi, peuplé par des tribus nomades pour la plupart et servant de zone tampon entre la Chine et la Russie.

¹⁴ DU HALDE, *op. cit.*, T. 3, p. 102.

les deux jésuites, le monarque était en mesure de percevoir les compétences des mathématiciens et d'en faire usage. Devenant de loyaux serviteurs, les jésuites s'assuraient d'acquérir une position d'importance dans l'entourage impérial¹⁵.

Enseignants impériaux

Suivant sa curiosité et son intérêt pour les sciences européennes, Kangxi attirait Gerbillon et Bouvet à lui enseigner les fondements des mathématiques et de la philosophie occidentale, et ce, dès janvier 1690¹⁶. D'ailleurs, plusieurs autres matières des sciences d'Europe lui seront enseignées telles l'astronomie, la géographie, la médecine, l'anatomie, l'alchimie...¹⁷. De plus, l'empereur éprouvait des difficultés avec le duo de missionnaires enseignants Antoine Thomas (un jésuite mathématicien, mais qui ne parlait ni chinois, ni mandchou) et Tomé Pereira (jésuite musicien possédant des connaissances limitées en chinois)¹⁸. Les pièces du puzzle tombaient en place : Kangxi, insatisfait du travail des deux enseignants jésuites à son service, faute de connaissances suffisantes, était en quête de nouveaux professeurs à l'arrivée des cinq Mathématiciens de Louis XIV à la cour de Pékin en 1688. Moins de deux années plus tard, Bouvet et Gerbillon lui enseignaient en privé les éléments d'Euclide, la géométrie pratique, et la philosophie, et ce, à sa demande personnelle¹⁹. Joachim Bouvet, par le biais de son mémoire traitant de Kangxi, le *Portrait historique de l'empereur de la Chine*, spécifiait que les séances d'enseignement privées entre les jésuites et l'empereur duraient en moyenne trois heures. Il s'agit tout de même de longues sessions de cours pour un

¹⁵ ELMAN, *On their own terms...*, p. 148.

¹⁶ Cette année coïncide avec la fin des guerres de stabilisation de l'empire par Kangxi et de fait, plus de temps libre pour s'adonner à l'étude des sciences, fait corroboré par BOUVET, *op. cit.*, p. 62. Pour de plus amples détails concernant les mathématiques du XVII^e siècle, voir Amy DAHAN-DALMEDICO et Jeanne PEIFFER, *Une histoire des mathématiques : routes et dédales*, Paris, Seuil, 1986, p. 35.

¹⁷ Jean-Pierre DUTEIL, «Les jésuites français et la transmission des sciences...», dans Laurent CESARI et Denis VARASCHIN, *Les relations franco-chinoises au XX^e*, p. 24-25, LECOMTE, *op. cit.*, p. 423, BOUVET, *op. cit.*, p. 61, 98 et Shenwen LI, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 226-227.

¹⁸ Claudia von COLLANI, *Journal des voyages de Joachim Bouvet...*, p. 11, note 27.

¹⁹ FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, Lyon, chez J. Vernarel et Cabin, 1809, T. 9, p. 434.

personnage d'importance, tel l'empereur de la Chine²⁰. Ces cours particuliers proférés à Kangxi se seraient déroulés sur une période d'environ cinq ans, de manière plus intensive, avant d'être diminués peu à peu à la guise de l'empereur. D'ailleurs, le souverain se désintéressait de ces matières au tournant du XVIII^e siècle, tel qu'évoqué par Jean de Fontaney en 1703, soit treize ans après en avoir entrepris l'apprentissage²¹. Il s'agit ainsi d'une étude soutenue des sciences occidentales par l'empereur mandchou. Même lors de ses voyages de chasse en Tartarie, il avait l'habitude d'inviter Jean-François Gerbillon dans sa suite et de faire porter ses instruments de mathématiques et d'astronomie afin de pouvoir poursuivre son apprentissage²². La qualité des cours était inférieure à ceux tenus à Pékin, mais la seule réalité de leur existence lors des différents déplacements du souverain évoque l'intérêt marqué de celui-ci pour ces séances d'enseignement²³. En définitive, il s'agissait d'un chef d'État responsable du bon fonctionnement de l'Empire chinois, qui réservait plusieurs heures de sa journée à l'étude des sciences européennes. D'abord, un certain nombre en compagnie des jésuites lors des cours, puis quelques autres à la relecture des compositions de ses professeurs. Il ne faut donc pas douter de la volonté ni de l'intérêt de Kangxi pour les sciences européennes, que la simple constatation de son investissement dans la conjugaison entre la gestion de l'État et les études des sciences servirait à réfuter.

²⁰ BOUVET, *op. cit.*, p. 67, DU HALDE, *op. cit.*, T.3, p. 102 et 114. Pour un autre point de vue sur le sujet, voir également le controversé ouvrage de Jonathan D. SPENCE, *Emperor of China : Self-portrait of K'ang-Hsi*. New York, Vintage Books Edition, 1988, p. 72-73.

²¹ FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes...*, T.9, p. 435, 436, 477. D'ailleurs, ce désintéressement de l'empereur coïnciderait avec son intérêt grandissant pour un mathématicien et astronome chinois, Mei Wending (1633-1721), qui avait atteint le niveau de connaissance européen en astronomie et en mathématiques. Supporté par d'autres érudits, dont Li Guangdi (1642-1718), il aurait démontré à Kangxi ses capacités, le convainquant qu'une promotion des scientifiques mandchous et chinois permettrait de réduire la dépendance scientifique de la Chine envers l'Europe. Il prônait ainsi la valorisation et le développement des sciences chinoises, enrichies du savoir occidental, par des intellectuels chinois, ELMAN, *On their own terms...*, p. 153, 161, Benjamin A. ELMAN, *A cultural history of modern science in China*, Cambridge, Harvard University Press, 2006, p. 37-38, 40-43, HAN Qi, « Patronage scientifique et carrière politique, Li Guangdi entre Kangxi et Mei Wending », dans *Études chinoises*, vol. XVI, no.2, 1997, pp. 7-37.

²² BOUVET, *op. cit.*, p. 68, 69 et 97, LI, *Stratégies missionnaires...*, p. 227.

²³ DU HALDE, *op. cit.*, T.4, p. 230, 231, 240, 241, 253, 254, 256, etc., alors que l'auteur présente les comptes rendus de voyage de Gerbillon, p. 87-422. J'ai effectué une analyse de chaque mention par Gerbillon de moments d'enseignement proférés à l'empereur et à ma grande surprise, puisqu'il s'agit ici de récit de voyage, ces mentions apparaissent presque chaque jour relevé. On dénote ici la régularité avec laquelle Gerbillon rapporte les périodes d'enseignement. Celles-ci semblent revenir pratiquement quotidiennement.

De leur côté, en plus des heures d'enseignement avec l'empereur en privé, les jésuites devaient produire des compositions regroupant des règles mathématiques qu'ils lui présentaient personnellement. Ces écrits servaient de support pour l'étude de Kangxi et de base pour la publication d'ouvrages plus amples et détaillés²⁴. L'empereur semblait satisfait de ces traités, notamment des éléments d'Euclide, au point de les adapter et d'en orchestrer la publication à la grandeur de la Chine. Suivant ces leçons de géométrie euclidienne, l'enseignement de l'algèbre, de la trigonométrie et de l'arithmétique était au programme²⁵. Ayant pour objectif d'approfondir le cursus d'études mathématiques du souverain, ces cours eurent lieu sur une durée d'environ deux ans²⁶. Sitôt les leçons de cette matière accomplies, Kangxi partageait son intérêt pour la médecine et l'anatomie aux jésuites²⁷. Instantanément, les pères amorçaient la présentation de ces matières, orientant leurs cours selon les désirs du souverain²⁸. Dès lors, les jésuites français se mettaient à la production d'écrits et de petits traités de médecine afin de les présenter à l'empereur. Se basant alors sur leur formation scientifique, les physiciens modernes ainsi que les écrits des académiciens de Paris, Bouvet et Gerbillon produisaient des leçons expliquant la base de la médecine moderne²⁹. Bien que les deux Mathématiciens français ne fussent pas médecins, il semble que leurs travaux de rédaction et de présentation de la médecine européenne aient impressionné l'empereur, qui leur faisait part de son appréciation³⁰. En plus de leurs productions écrites et des cours proférés à l'empereur, les jésuites possédaient un laboratoire financé par Kangxi, dans lequel ils devaient y confectionner des remèdes européens. Le souverain mandchou désirait posséder des

²⁴ *Ibid.*, p. 64, FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes...*, T.9, p. 434, ELMAN, *On their own terms...*, p. 152.

²⁵ Pour des précisions supplémentaires concernant la géométrie euclidienne, consulter DALMEDICO et PEIFFER, *op. cit.*, p. 122.

²⁶ Le cursus mathématique de l'empereur comprenait le calcul par écrit, utilisation d'instruments de calcul modernes, la trigonométrie plane et sphérique, des tables de logarithmes, la géométrie du triangle et du cercle, pour n'en donner que quelques détails, Jacques GERNET, dans son introduction de l'acte de colloque de Catherine JAMI et Hubert DELAHAYE, *L'Europe en Chine : interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Collège de France, 1993, p. xi, COLLANI, *op. cit.*, p. 12, BOUVET, *op. cit.*, p. 66-67.

²⁷ D'ailleurs, selon Joseph Needham, l'empereur avait commissionné un comité pour la publication et la réédition de classiques de la médecine chinoise, voir Joseph NEEDHAM, *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire œcuménique des sciences*, Paris, La Découverte, 1991, p. 238-239.

²⁸ BOUVET, « Lettre au P. Louis Lecomte, 20 octobre 1691 », citée par COLLANI, *op. cit.*, p. 17, voir également p. 12, BOUVET, *op. cit.*, p. 68.

²⁹ BOUVET dans Claudia von COLLANI, *op. cit.*, p. 68, WILLS, *op. cit.*, p. 161.

³⁰ COLLANI, *op. cit.*, p. 12, BOUVET, *op. cit.*, p. 64-65.

médicaments d'Europe afin de se prémunir contre d'éventuelles maladies³¹. Les deux jésuites s'activaient en usant de leurs connaissances en chimie et de la pharmacopée de Moïse Charas pour arriver à leurs fins³². Fondant leurs recherches et expériences sur les travaux fiables d'un scientifique français de renom et à l'emploi de Louis XIV, les jésuites gagnaient la satisfaction impériale, tout en faisant la démonstration de la dextérité scientifique française. Leurs efforts portaient leurs fruits : Kangxi appréciait tellement les nouveaux remèdes, qu'il choisissait de les garder pour son usage personnel. Il faisait préparer de ces remèdes pour ses voyages, en donnait à ses enfants, aux grands de sa cour et même à ses suivants. Les deux Mathématiciens devenaient avec le temps, les hommes à tout faire de l'empereur, se plaçant dans une position bénéfique pour représenter la France à la cour impériale.

En plus de leurs travaux, la médecine européenne contribuait à sauver la vie de l'empereur et de fait, à augmenter leur valeur aux yeux de l'empereur. Alors qu'il avait contracté une fièvre tenace, Kangxi consultait ses médecins et suivait leurs recommandations, sans réel succès. Devant l'impuissance de la médecine chinoise contre sa fièvre, l'empereur se tournait vers les jésuites, Bouvet et Gerbillon, afin de mettre un terme à sa maladie. Les deux pères œuvraient aux soins du souverain et grâce à l'aide les pères de Fontaney et Videlou et des remèdes de quinquina, l'empereur fut guéri dans les jours suivant l'administration. En guise de remerciement, Kangxi offrait aux jésuites une résidence à l'intérieur de la Ville impériale, le *Beitang*³³. De plus, les pères promulguaient également des soins à quelques membres de la cour, pour qui la médecine traditionnelle chinoise s'était également révélée inefficace³⁴. Suivant son rétablissement, l'empereur semblait s'intéresser plus fortement à la médecine européenne. Les remèdes que lui confectionnaient Bouvet et Gerbillon lui étaient très précieux et il en apportait partout dans ses déplacements. De plus, il encourageait les deux pères à la rédaction de

³¹ BOUVET, *op. cit.*, p. 78-79.

³² *Ibid.*, Moïse Charas était un pharmacien français (1619-1698), occupant le poste de pharmacien royal. Bouvet se réfère donc à son ouvrage de pharmacologie le plus dense et complet : Moïse CHARAS, *Pharmacopée royale galénique et chymique*, Paris, chez l'Auteur, 1676, 1119 pages. [Version PDF provenant de Gallica, bibliothèque numérique, de la Bibliothèque Nationale de France]

³³ JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing... », p. 55, DUTEIL, « Les jésuites français et la transmission des sciences... », p. 24-25, BAI, *op. cit.*, p. 52, LI, *Stratégies missionnaires...*, p. 235.

³⁴ FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes et curieuses...*, T.9, p. 459-460, DU HALDE, *op. cit.*, T.4., p. 301.

traités d'anatomie en mandchou, production qui fut prolifique³⁵. De fait, Kangxi s'intéressait davantage à la médecine européenne après en avoir vécu les effets bénéfiques. Suivant la guérison de l'empereur et de son retentissement au sein de la cour et de la capitale, la médecine européenne sortait grande gagnante des événements, car mieux perçue par la population et les élites. À preuve, Gerbillon faisait mention d'une distribution de remèdes européens aux Chinois de Pékin. Une telle action témoigne d'un intérêt grandissant pour la médecine occidentale, mais également d'une demande de la part des Chinois. Par conséquent, à la suite de la guérison du souverain, la médecine des Européens profitait d'un intérêt et d'une réputation renouvelée auprès de la population et des élites³⁶. Autre aspect important entraîné par de la guérison de l'empereur : les considérations impériales. La guérison de l'empereur avait également permis aux jésuites de prouver leur valeur. Sa rémission permettrait aux jésuites de recevoir davantage de considérations impériales ainsi que de solidifier leur position dans l'entourage de l'empereur³⁷. Cette occasion était parfaite pour les Mathématiciens, afin de démontrer la supériorité de la France sur le reste de l'Europe. Consolidant leur position, les jésuites exposaient à l'empereur que ce n'est que par les jésuites français, que la Chine pourrait parfaire ses connaissances scientifiques à l'image de l'Europe³⁸. Cet épisode n'est en fait qu'une autre situation par laquelle les jésuites gagnaient l'estime de l'empereur et glorifiaient le pouvoir de la France sur le reste de l'Europe. Il s'agit également d'une autre étape vers l'Édit de Tolérance de 1692, qui solidifiait la position des jésuites français à la cour et officialisait la protection impériale du christianisme dans l'Empire.

³⁵ Pendant cette période, les jésuites composaient une vingtaine de traités de médecines pour l'empereur, BOUVET, *op. cit.*, p. 77.

³⁶ GERBILLON, « Lettre du père Gerbillon, Supérieur-Général des missions de la Chine À Pékin, en l'année 1705 », *Lettres édifiantes...*, T10, p. 43.

³⁷ COLLANI, *op. cit.*, p. 90.

³⁸ Joseph Needham, éminent spécialiste des sciences en Chine et du dialogue Occident-Orient, traite de ce sentiment de supériorité des Européens et de leur prétention à la civilisation universelle, qu'il qualifie d'eurocentrisme. Il remet plusieurs éléments en perspective afin de permettre une meilleure connaissance de l'état scientifique chinois en rapport avec l'avancement européen, voir Joseph NEEDHAM, *La tradition scientifique chinoise*, Paris, Hermann, 1974, p. 12 ainsi que Joseph NEEDHAM, *Dialogue des civilisations Chine-Occident...*, p. 270. Pour des apports supplémentaires à ce débat, voir également les compositions de Catherine JAMI, « L'histoire des mathématiques vue par les lettrés chinois (XVIIe et XVIIIe siècles)... », p. 150-154, ainsi que de Jean-Claude MARTZLOFF, *A history of chinese mathematics*, New York, Springer, 2006 ainsi que son article, MARTZLOFF, « Espace et temps... », dans JAMI et DELAHAYE, *L'Europe en Chine...*, p. 217 et plus.

De l'incompréhension à l'adaptation

De l'incompréhension à l'adaptation, c'est que progressivement, les jésuites Mathématiciens de Louis XIV se sont adaptés à la cour mandchoue et à l'empereur Kangxi. Par leur apprentissage de la langue et leurs démonstrations intellectuelles et scientifiques, ils se sont rapprochés du souverain et en ont gagné la confiance. Les sentiments de méfiance et de réticence initiaux des Chinois et de leur empereur envers les Européens s'estompaient avec l'établissement d'une relation de confiance mutuelle. Bien que critiqués dans les provinces et réprimés par les administrations locales, les jésuites bénéficiaient d'une immunité à la cour, que les élites courtisanes se devaient de respecter. L'Édit de Tolérance, promulgué par Kangxi en 1692 en faveur de la protection des chrétiens de Chine, abonde en ce sens. Sans encourager la conversion de sa population, l'empereur n'avait d'autre choix que de récompenser les jésuites pour leurs travaux et leurs durs labeurs à son service. Enfin, cette adaptation c'est si bien opérée, que Kangxi lui-même le clamera haut et fort aux ambassadeurs pontificaux, dont Charles de Tournon lors d'une visite à Pékin au tournant du XVIII^e siècle. Refusant toutes concessions spirituelles des rites chinois vers le christianisme, l'empereur affirmait qu'il excluait la possibilité de renvoyer en Europe de manière définitive ses jésuites, qu'il considérait tels des Chinois de naissance et des membres à part entière de sa famille.

Bibliographie

Lettres édifiantes et curieuses des missions étrangères, Lyon, Chez J. Vernarel et Cabin, 1819, T.9., p. 411.

BAI Zhimin. *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, L'Harmattan, 2007.

BOOTHROYD Ninette et Muriel DÉTRIE. *Le voyage en Chine : Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*. Paris, Robert Laffont, 1992.

BOUVET Joachim. *Portrait historique de l'empereur de la Chine présenté au Roi*. Paris, Estienne Michallet, 1697.

BROCKEY, Liam Matthew. *Journey to the East : the Jesuit mission to China, 1579-1724*. Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2007.

DU HALDE Jean-Baptiste. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise...* chez P.G. Lemercier, 1735.

DUTEIL Jean-Pierre. « Les jésuites français et la transmission des sciences... », dans Laurent CESARI et Denis VARASCHIN. *Les Relations franco-chinoises au vingtième siècle et leurs antécédents*. Artois, Artois Presses Université, 2002.

DAHAN-DALMEDICO Amy et Jeanne PEIFFER. *Une histoire des mathématiques : routes et dédales*. Paris, Seuil, 1986.

ELMAN, Benjamin A. *On their own terms : science in China, 1550-1900*. Cambridge, Harvard University Press, 2005.

ÉTIEMBLE René. *Les jésuites en Chine (1552-1773) : la querelle des rites*. Paris, Julliard, 1966.

HAN Qi. « Patronage scientifique et carrière politique, Li Guangdi entre Kangxi et Mei Wending », dans *Études chinoises*, vol. XVI, no.2, 1997.

JAMI Catherine et Hubert DELAHAYE. *L'Europe en Chine : interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Collège de France, 1993.

JAMI Catherine. « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris ». *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* 2008/2, n° 55-2.

LECOMTE Louis. *Nouveaux mémoire sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*. Paris, Phébus, 1990.

LI Shenwen. *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001.

MARTZLOFF Jean-Claude. *A history of chinese mathematics*. New York, Springer, 2006.

NEEDHAM Joseph. *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire œcuménique des sciences*. Paris, La Découverte, 1991.

NEEDHAM Joseph. *La tradition scientifique chinoise*. Paris, Hermann, 1974.

SPENCE Jonathan D. *Emperor of China : Self-portrait of K'ang-Hsi*. New York, Vintage Books Edition, 1988.

TSING-SING Louis Wei. « Louis XIV et K'ang-hi : L'épopée des missionnaires français du Grand Siècle en Chine ». Schoneck/Beckenried, *Nouvelle Revue de science missionnaire*, 1963.

Von COLLANI Claudia. *Journal des voyages de Joachim Bouvet...* Tapei, Tapei Ricci Institute, 2005.

WILLS Jr. John E. (Ed). *China and Maritime Europe, 1500-1800 : Trade, Settlement, Diplomacy, and Missions*. New York, Cambridge University Press, 2011.